

# BATACLAN MÉMOIRES

PHOTOGRAPHIES

RÉCITS

TATOUAGES

*Olivier Roller*

**BATACLAN**  
**MÉMOIRES**  
*Olivier Roller*



## Avant-propos

*Olivier Roller*

*Samedi 4 septembre 2021, 19 heures,  
dans une petite rue du Marais à Paris.*

Nous sommes un groupe d'une quarantaine de personnes, une bière à la main devant le Pure Malt, un pub écossais. Je suis avec mes nouveaux « copains », membres de Life for Paris, l'association des rescapés du Bataclan. Stéphanie, la secrétaire générale, et Frank, le trésorier, m'ont appelé la veille pour me proposer de passer.

Ce pot est organisé par l'association dans le but de se retrouver, se tenir chaud, car dans quelques jours commencera le procès que tous attendent et redoutent, qui va durer presque une année, quasiment six ans après l'attaque : le procès des attentats du 13-Novembre 2015, lorsqu'une dizaine de terroristes a tué cent trente personnes à Paris en quelques heures, dont quatre-vingt-dix au Bataclan.

Il fait encore chaud. C'est la fin de l'été. Je suis debout, un verre à la main, et je parle à Alix. Quelque chose attire mon regard. Je baisse les yeux. Au milieu d'une forêt de jambes, pantalons sombres sur bitume gris, une tache de couleur virevolte. Une petite fille blonde vêtue d'une robe rose se coule entre nos jambes en riant, présence inattendue, ondoyante, parmi une assemblée vaillante, mais toujours blessée.

J'interroge Alix du regard. Elle sourit et m'explique que cette petite est la fille de Floriane et Johannes. Tous deux sont des rescapés.

Floriane était avec son mari, Johannes avec sa femme. Chacun est ressorti seul de cette soirée. Leurs conjoints sont décédés. Drôle de mot, très laid. DCD résonne comme un formulaire administratif, froid mais surtout sans émotion. Aller à un concert avec son/sa chéri(e), et finir la soirée veuve/veuf... Ça ne finit pas ainsi normalement. Quelques mois après ce 13 novembre, Floriane et Johannes se rencontrent lors d'une soirée de l'association Life for Paris. Peut-être dans ce même pub, car Shep, le patron écossais, est lui aussi un rescapé du Bataclan. Son pub est donc rapidement devenu un lieu de retrouvailles, un refuge.

Floriane et Johannes se reconnaissent sans doute dans la douleur qui les rapproche. Ils sortent ensemble quelques mois plus tard, puis ont une fille. Entre nous, on les appelle « les amoureux du Bataclan ».

« Regarde, Floriane est là-bas », me dit Alix. Assise une table un peu à l'écart, Floriane parle à d'autres rescapés, sourit, et tient contre elle un autre enfant, un bébé endormi. Johannes n'est pas loin, debout derrière elle.

La petite fille finit par retrouver ses parents. Sa mère lui caresse les cheveux, son père la regarde avec tendresse. Elle repart en riant dans la forêt de jambes.

Un an plus tôt, je suis à mon studio photo, dans le 11<sup>e</sup> arrondissement parisien. Je suis comme tous les habitants de cet arrondissement : les attentats du Bataclan ont une résonance particulière sans toutefois avoir de conséquences directes sur ma vie. Le Bataclan, c'est une ombre, un serrement de cœur, le souvenir d'une soirée glaçante, la frayeur du pire. Pourtant cette frayeur est un privilège, une chance. Plus tard je rencontrerai ceux dont la vie a été précipitée dans le pire, ceux qui, pour reprendre les mots de Jean-Claude, un rescapé, « ont embrassé la mort sur la bouche ». Moi, je n'ai eu que la crainte. Je suis un innocent chanceux, quand eux sont devenus des « initiés » comme le psy l'a dit à Jean-Claude — qui l'a vécu comme une révélation.

Je suis en train de photographier un homme pour une revue sur le monde intellectuel. Cet homme, Christophe Naudin, vient de sortir un livre. Je n'ai volontairement pas recherché trop d'informations sur lui. J'essaie d'oublier le pedigree social des gens que je photographie. Que mon modèle soit ministre ou SDF, peu importe. L'enjeu d'un portrait photographique, c'est d'enlever les masques que la société et l'éducation fabriquent. Et que se passe-t-il lorsque ces masques tombent ? Le modèle est nu, le photographe est entré dans sa tête. C'est ce que je préfère dans mon métier.

Pendant la séance, je demande à Christophe s'il veut bien enlever sa surchemise, afin d'épurer ma photo. Je découvre alors un magnifique tatouage sur son bras droit : deux squelettes qui dansent, comme les danses macabres de la fin du Moyen Âge. C'est magnifique. Je ne réfrène pas mon enthousiasme, je lui demande même si je peux toucher sa peau. Cette spontanéité le met visiblement à l'aise, et Christophe me raconte qu'il est rescapé du Bataclan, que de nombreux survivants comme lui ont pris la décision de se faire tatouer après coup.

Cette décision me bouleverse. J'en ignore la raison. Dans un premier temps, je me demande pourquoi se faire tatouer un événement dramatique alors que le souvenir est déjà indélébile, que la mémoire est déjà marquée.

La séance photo est pourtant légère, sans gravité, nous rions, parlons sans fard. À la fin, je lui propose de me mettre en contact avec les autres rescapés tatoués, ce qu'il accepte, emballé, disant qu'il

postera un message au groupe Facebook de l'association, groupe fermé auquel eux seuls ont accès.

Plusieurs mois passent. Malgré mes relances, Christophe ne me donne pas les contacts. Pourtant à chaque message il se montre enthousiaste. Quelque chose cloche, et je ne sais pas quoi. Je pars sur un autre projet, mais cette histoire me revient en tête. J'aime travailler ainsi : laisser infuser les idées de projets qui me traversent, et retenir celles qui refusent de partir. Je suis photographe, mon métier consiste à fabriquer des images. Celle d'une peau qui veut se souvenir d'un instant au plus profond de son épiderme commence à m'habiter.

Au fur et à mesure des réponses de Christophe, je comprends qu'il se sépare de sa compagne, que le moral est bas. Plus tard, je m'apercevrai que cette situation est commune à quasiment tous les rescapés. Les ruptures amoureuses, les chutes de moral, la lutte contre la mélancolie et la solitude sont leur chemin partagé.

Je comprends que Christophe n'en a pas fini avec cette nuit du 13 novembre 2015. Nous sommes en 2021, six ans après, comme la plupart, il n'est toujours pas sorti du Bataclan.

Je lui écris régulièrement des messages qui n'attendent aucune réponse. Ce barbu tatoué me touche, avec sa belle gueule de rocker et sa voix douce. Il a l'air costaud, mais à l'intérieur c'est de la vaisselle brisée.

Un matin, je reçois enfin un message avec les noms et mails de ceux qui ont accepté ma singulière demande.

Je prends contact avec ceux qui m'ont choisi — car il s'agit bien d'un choix. Les témoignages qui suivent sont la décision des rescapés du Bataclan qui ont accepté de se raconter et de me laisser photographier leur tatouage. Cette démarche artistique leur parle et leur convient.

Les rendez-vous se calent. Le premier que je rencontre est Jean-Claude, le plus vieux, leur père putatif. Est-ce un hasard, ou se sont-ils concertés pour me tester et envoyer le plus solide d'entre eux ?

Toujours est-il que, la nuit précédente, je dors mal. Rien d'inhabituel avant une séance importante, je me mets en condition et imagine le cadre de la rencontre.

Impossible de photographier le tatouage de Jean-Claude sans qu'il me raconte son histoire, à commencer par cette soirée maudite. Et tant qu'à y être, autant l'enregistrer, peut-être que ce son me sera utile.

Jean-Claude arrive. C'est un grand gaillard, comme Christophe, lui aussi avec un look de rocker, des lunettes de soleil, une voix d'animateur radio. Il semble à l'aise. On prend un café, et je lui explique mon rêve de la nuit passée. « O.K., me dit-il, on fait les photos, puis je te raconte. »

Je comprendrai plusieurs mois plus tard que mon projet s'est joué là. Jean-Claude me dira lors d'une soirée au Pure Malt : « Si tu ne m'avais pas demandé de raconter, tu n'aurais rien compris, et je n'aurais pas accepté de faire les photos pour ton projet. On a tellement été sollicités par des gens bizarres, des journalistes, des curieux, des barjes, qu'on refuse le plus souvent. Le fait que tu t'intéresses à nous

dans notre entièreté, à notre histoire et à notre tatouage, ça nous a donné envie d'essayer. Tu nous as respectés. »

La séance photo commence. Il m'a prévenu qu'il n'enlèvera pas ses lunettes de soleil. « Je ne les enlève jamais, même dans les bars. » Rapidement, je bute sur le manque de regard – une image sans regard n'a pas de sens, et ma spécialité est justement de découvrir dans le regard de mes modèles des sensations enfouies très profondément. Je le lui dis plusieurs fois, j'y reviens. Nous sommes à deux doigts de nous fâcher. « Enfin, Jean-Claude, tu viens ici, tu te mets torse nu, et là tu m'empêches de voir tes yeux. » Il n'en démord pas. Furieux, je décide de mettre ma lumière en douche, c'est-à-dire verticale, très au-dessus de sa tête, de façon à ce que naturellement ses yeux et ses lunettes arrivent dans le noir. Une manière de régler le problème de regard. Il me fait un peu peur, Jean Claude, je sens qu'il pourrait partir. Il n'est pas comme les gens que j'ai l'habitude de rencontrer ; ici pas de jeu social, pas de sourire pour pose photographique. Il est écorché. Et son tatouage est superbe, il prend toute son épaule et son bras gauche. Il représente la porte du Bataclan par laquelle il s'est enfui, et qui a été taguée quelques jours après par l'artiste Banksy : un rectangle noir au milieu duquel un personnage, mi-ombre mi-humain se tient debout. Ses yeux sont deux ronds noirs. En haut et en bas, il y a des traits discontinus en diagonale, des balles qui sifflent.

Pour la première fois, moi, le « photographe-portraitiste-spécialiste-des-visages » qui essaie de débusquer dans les yeux et les rides les secrets, qui, comme a écrit un critique, photographie « le miroir de l'âme », j'ai du mal à représenter un visage et un regard.

Je peine à photographier ce qu'ils ont vécu. Mes modèles du Bataclan peuvent me décrire avec précision ce qu'ils ont vu, entendu, senti, touché, et pour certains même goûté, il est très difficile de le révéler dans leurs yeux, sur leur peau. Je sais bien à quoi ressemble un bout de cervelle, mais jamais je ne pourrai ressentir, et encore moins restituer ce que l'on ressent face à une vraie cervelle, et encore moins quand on en est couvert...

Alors mon projet évolue, il quitte la photographie pour se concentrer sur leur récit. C'est encore la même quête que je poursuis. Ce que j'aime tellement dans l'image fixe, c'est qu'elle ne fait appel qu'à un sens, la vue. Les autres sens ne restent pas sans rien faire, ils imaginent.

Avec les témoignages enregistrés, c'est la même histoire, mais l'ouïe remplace la vue. Quand je mets un casque et les réécoute, je suis de nouveau à côté d'eux. Et là aussi mes autres sens imaginent. J'ai perdu la vue, mais j'ai gagné l'ouïe.

Je décide finalement que ce projet sera un livre et une installation sonore, qu'il assumera l'échec de l'image et donnera la parole aux témoins. Une parole comme un récit, pas une discussion.

Le studio photo est plongé dans le noir, seul un petit espace est éclairé par un néon de studio. À ce moment de la rencontre il ne sert plus à faire des images. J'ai mis autour de nous, du sol au plafond,

des draps blancs pour empêcher la réflexion du son sur les murs nus du studio. On entre à deux dans une sorte de cabane de tissu blanc, comme des enfants qui jouent sous le lit. On est à deux, plus un micro sur pied. Je suis très près, penché vers eux. On se connaît « en vrai » depuis une heure maintenant, puisqu'on a fait les photos du tatouage. On a partagé l'approche toute particulière qui peuple mes séances photo : je fais corps avec mon modèle. Il faut créer les conditions d'une absence pour rendre la rencontre possible. Oublier l'intention pour entrer à l'intérieur de soi, eux comme moi.

Mais cette fois on ne va plus faire d'images. J'attends d'eux le récit de leur soirée du Bataclan, le 13 novembre 2015. Ils vont y retourner avec mon regard pour les guider, avec la chaleur de cette tente de tissu qui diffuse une lumière douce. Souvent j'aurai les yeux pleins de larmes, quelquefois je leur prendrai la main ou caresserai leur cuisse.

On met le micro en marche, ça commence.

01

# Jean-Claude

60 ans le 13/11/2015

« Je suis debout, je vois des gens tomber. Ce que je crois à l'époque, c'est qu'ils se couchent. Déjà des gens tombaient, touchés par les balles. Je reste debout. Un des trois assaillants que j'ai vus, qui sont peut-être à cinq, six mètres de moi, tire dans le tas. Je m'allonge derrière un pilier. Je m'allonge, j'attends pendant à peu près douze, quinze minutes pendant que les types tirent en rafales. »







